

## Art / Simon Martin, brillant par l'absence

**Dans un entre-deux qui mêle présence et invisibilité, l'artiste expose à Paris ses œuvres subtiles sur le temps qui passe, et s'attache aux réminiscences des corps et des émotions.**

Certains d'entre nous appréhendent le temps, continuité certes indéfinie, comme quelque chose qui s'attend au tournant. D'autres se méfient des secondes autant que des grains de sable qui leur échapperaient des mains. A voir celle – justement – d'un individu couché, s'affranchir en petits ruisseaux de peinture grise sur son oreiller, on hésite : entre les secondes déjà si vite passées qu'elles auraient attrapé à la va-vite les doigts de l'homme jusqu'à les déliter. Ou seraient-ce les secondes à venir qui sont en train de le former, de le saisir jusqu'à l'emmener vers le prochain chapitre à entamer ? C'est là toute la qualité de Simon Martin que de nous faire osciller, avec ses toiles, dans



Sur le lit, ton T-shirt a la clarté du jour de Simon Martin. PHOTO J. COULON. COURTESY DE LA GALERIE JOUSSE ENTREPRISE.

un entre-deux permanent. Ses proches qu'il peint semblent à la fois souvenirs et images en devenir.

A la galerie Jousse Entreprise, l'exposition personnelle, intitulée «14h sur le lit», présente quelques toiles réalisées cette année majoritairement, du jeune peintre français né en 1992, corps d'hommes as-

soupiés ou juste allongés, d'autres sont debout parfois, l'un défroqué. Fesses, vêtements, portables, intérieurs et émois domestiques s'affirment sous des passages de peinture à l'huile aux teintes crayeuses. Une affirmation qui se détermine entre présence et invisibilité. Car les peintures de Simon Martin, diplômé

des Beaux-Arts de Paris en 2017, scintillent comme des écrans d'ordinateurs brisés, laissant encore voir un peu d'images, ci et là un corps, sentiments solarisés puis des manques, de couleurs comme de détails. C'est l'histoire d'une persistance rétinienne, contre et avec le temps qui passe. Il y a de

l'érotisme dans ces effacements, le non-dévoilé, la pudeur de zones bleu azur qui viennent à la fois faire sol et grignoter les corps. Les lieux comme les figures qui l'habitent paraissent constamment soumis à des désirs de projections vifs, consolidés par la couleur, et tout aussi bien menacés tendrement par la

clarté aveuglante du blanc comme de l'oubli. C'est du souvenir partiel, du souvenir pastel, ou du moins ce qu'il peut rester de plus fort à l'esprit qui s'accroche aux aiguilles d'une pendule.

«Un jour l'été finira. La mémoire vous en vient parfois dans le plein soleil de la plage à travers la transparence des rouleaux de vagues. Quand parfois l'été est à perte de vue répandu, si fort, si blessant, ou sombre, quelquefois illuminant, quand par exemple vous n'êtes pas là, et que je suis seule au monde.» Ces quelques mots de Marguerite Duras, extraits de son roman *Yann Andréa Steiner* (1992), flirtent avec l'intitulé de la première exposition personnelle de Simon Martin, il y a deux ans à la galerie Monteverta. «L'Été des autres», par son titre et sa saveur, révélait, déjà, en tenant des figures fantomatiques sous son vernis et ses volutes de peinture, les probables intentions d'un artiste qui retient les hommes et le temps, celle déjà sûrement de ne pas finir seul.

**JÉRÉMY PIETTE**

**14H SUR LE LIT**  
 de SIMON MARTIN à la  
 galerie Jousse Entreprise  
 (75003), jusqu'au 10 octobre.